

NI L'UN NI L'AUTRE

par Emma Rassinoux

Je m'habille juste pour ne pas avoir froid. Parfois, en été, je les fous au feu ces fringues. Quel intérêt de les garder quand on n'en a plus besoin ? Je n'ai plus parlé à personne depuis si longtemps. Par choix. Parce que les hommes, je les déteste. Ils me terrifient avec leurs idées de domination du monde. Après la catastrophe, ils n'ont retenu aucune leçon. Ils essayent en vain de reconstruire une société stable et ordonnée. Une copie de celle d'avant. "En mieux" c'est ce qu'ils disent. Je leur ai ri au nez quand j'ai vu le résultat.

Les flammes n'ont épargné personne, pas même les riches dans leurs bunkers souterrains. Ceux-là avaient sans doute oublié qu'au départ, les flammes viennent de la Terre. De son cœur même. Et parce que la Terre en a eu assez d'eux, elle a expulsé toute la haine de son cœur. Elle l'a craché sur ma mère, j'ai vu son corps rouler, rouler... et tomber dans le néant. Tant mieux, ma mère était néant, préoccupations vaines, objectifs vains. Adieu maman, famille disloquée et complètement oubliée. Il n'y a plus que moi. Moi et quelques survivants, qui, autant être honnête, n'ont pas retenu la leçon. Pour eux, se reconstruire signifie faire comme avant en usant toutes les manières possibles. Ma mère aurait été pareille,

J'aime pas le monde actuel comme je n'aimais pas celui d'avant. Je le vomis. La moitié a cramé, explosé. Terre fissurée, cassée, elle a le cœur brisé.

Chez moi, la nature a retrouvé ses droits. L'herbe pousse sans doute entre les fissures dans le béton des anciennes villes. Je n'en sais rien, je n'y ai pas mis les pieds depuis bien longtemps. Peut-être que quelques-uns ont retrouvé le moyen de dénicher du désherbant. Connards.

Je suis sur la bonne moitié de Terre. Celle qui, comme une partie de l'humanité, a survécu à la catastrophe. Mon bonheur à moi, je l'ai choisi : éviter ces créatures effrayantes que sont devenus les Hommes. J'aime la Terre, loin de moi l'idée d'en douter. Parfois, j'essaie même de panser ses blessures. Le seul problème étant que, malgré moi, je suis aussi membre de l'humanité. Un membre marginal, qui s'est rendu compte que vivre avec les Hommes n'avait plus aucun intérêt.

Au début, j'ai cru que j'allais pouvoir retourner à l'état de nature en un claquement de doigts. C'était franchement idiot de ma part de penser qu'il était possible de s'émanciper de tous les éléments techniques qu'avaient inventés les Hommes d'avant. Ma première nuit loin des autres, je m'en rappelle. Je l'ai passée dans le froid en pleine nature, quelque part au milieu d'une forêt pleine de ronces. J'ai pleuré comme jamais. Toute la nuit et les jours suivants, je me suis rendu compte de la réalité. Qu'il ne suffisait pas de se débarrasser de ses vêtements et de se coucher à même les feuilles mortes de la forêt pour que la nature m'accepte d'un coup et que mon corps s'y acclimate. J'étais bête, comme les hommes là-bas et leur communauté de merde. J'ai fini par admettre que, en tant qu'être humain qui a connu la civilisation, je ne pourrai jamais revenir à l'état de nature. Alors,

j'ai fait quelques concessions, je m'accorde un confort artificiel nécessaire à ma survie. Des vêtements, des outils, et si besoin un toit.

J'ai froid. Il faut que je me case quelque part pour la nuit. Ma première nuit à l'abri de l'humanité m'a dévoilé ma faiblesse d'Homme. Maintenant, j'ai une sorte de chez moi. Un chez-moi nomade. Je trouve toujours une vieille maison en ruine ou un coin de forêt que j'aménage par un feu de camp. Je me déshabille et me blottis tout près du feu. Et la plupart du temps, je dors comme un bébé, chose qui ne m'arrivait jamais dans ma vie d'avant. Trop de bruit dans la rue, de voitures, de gens qui crient. J'ai oublié tous ces sons. Je ne croise plus rien de cela. Et hors de question de supporter de vivre dans une de ces communautés qui s'installent et reproduisent les mêmes erreurs qu'avant.

J'ai froid. Le soleil tombe derrière l'ombre d'un petit village abandonné. Plus personne n'habite les villages de nos jours. Les Hommes les ont désertés pour mieux se réunir dans leur connerie. Ils ont choisi la ville, ou du moins ce qu'il en reste. Pourquoi ? Même eux ne doivent pas le savoir. Franchement il n'y aucune logique à cela, ça ne peut être que passionnel. Ils s'allongent sur la chaussée bétonnée, lui font des déclarations d'amour éperdues, empreintes de nostalgie. L'oreille collée contre elle, s'ils pouvaient ils la serreraient dans leurs bras, ils attendent désespérément qu'elle vibre, reprenne vie sous les pneus de leurs engins. J'imagine. J'aperçois au loin, de temps en temps, des points de lumières. Lumières artificielles de la ville, électricité, ne me demandez pas comment.

Vite, avant que la nuit ne tombe, je cours rejoindre la première maison qui apparaît. Elle est petite, son toit en ardoise semble toujours en état. Sans hésiter, je me dirige vers la porte recouverte de lierre. Je lui présente mon épaule, et elle la salue. Je prends mon élan pour l'enfoncer. Au lieu de la percuter violemment, je tombe en avant et rencontre un vieux sol crasseux. Elle était déjà ouverte. Je ris face à ma bêtise. Et ma bêtise, me voyant rire, se met à rire d'elle-même.

J'entends un craquement venant du plafond. Toutes les vieilles maisons craquent.

Le sol est carrelé en damier noir et blanc. Mon corps tout entier à plat ventre collé à lui, je lève le menton, la pièce principale est vide, il n'y a qu'une immense cheminée en pierre qui trône au milieu du mur du fond. Elle est plus propre que le reste de la pièce enduit de poussière, de terre ramenée de l'extérieur par ceux qui ont dû dérober tous les meubles. Je me relève au milieu d'un salon aussi grand que vide. Au fond de moi, j'ai espéré y trouver un canapé ou n'importe quoi, ma chute se fait sentir au niveau de mon épaule. Mais je secoue la tête, je sais me contenter de mes quelques couvertures.

Posant la pointe de mes pieds sur les carreaux blancs du carrelage, je m'approche doucement de l'immense cheminée. Les carreaux noirs, je les évite, j'ai l'impression de tomber, d'être au bord du néant dès qu'un bout de ma chaussure les touche. Souvent, tout m'affole, je me focalise sans doute trop sur ma superstition, sauf que là, maintenant, ces carreaux noirs m'effraient au plus haut point. Je me concentre sur la cheminée pour ne plus penser à tout ça.

Cette cheminée est trop belle, trop propre, elle m'inquiète. J'enlève son pare-feu et rentre dedans. Plus de carreaux noirs,

mais du bois en cendre craque sous mes semelles. J'en sens bientôt la chaleur traverser mes chaussures. Maintenant que je découvre tout cela, j'ai chaud. Pourquoi n'ai-je pas remarqué le changement de température en entrant ? La chute m'a fait tourner la tête. Un vent de panique arrive du conduit de la cheminée. J'en sors immédiatement sans faire attention au carrelage.

Une porte à ma droite. Je tape violemment dedans. Une cuisine. Vide. Sale.

Personne.

Je tourne sur moi-même. Encore et encore. Un carreau noir va m'aspirer et je tomberai définitivement dans l'abîme, de l'autre côté de la Terre. Tant mieux.

Je m'arrête parce que tourner n'a aucun sens. Tourner ne me fera pas partir plus vite d'ici. L'escalier en face de moi m'appelle. Pourquoi ne l'avais-je pas vu ? Où est donc partie ma tête ?

Le plafond qui craque. Le plafond qui a craqué.

Quelqu'un.

Là-haut.

Malgré moi, je m'approche. Peut-être que je ne veux pas du néant. Je tends l'oreille en espérant que personne ne me la volera. Plus un son. Cette maison est trop vide, trop grande, trop sale et elle devient trop calme. Ça me pèse. Un trop de trop.

Je siffle.

Et puis d'un coup, le bruit d'un meuble qui tombe. Un vacarme pas possible. Comme si quelqu'un venait de faire tomber plein de petits cailloux. Ça roule, ça grouille au-dessus de moi. J'ai envie de hurler, je reste immobile. Rien que de

penser le mot "quelqu'un" me tétanise. Et pour la première fois, depuis, longtemps, j'entends un « merde ! » à peine perceptible, chuchoté entre des lèvres inconnues.

Mes oreilles saignent, j'en perds mes yeux tant ils s'écarquillent.

Ce sont des billes qui descendent les escaliers désormais. Elles roulent, roulent encore, et moi qui tournais tout à l'heure. Peut-être devrais-je les imiter pour fuir. Je ne sais pas rouler. La première qui arrive à mes pieds, je la saisis d'une main tremblante. Elle m'aidera à sortir d'ici, elle me montrera sa technique de roulement si spéciale.

Je fais un premier pas à reculons vers la porte de sortie dans mon dos. Les billes qui roulent en bruit de fond, à une vitesse folle, je recule vers l'extérieur. Ces billes qui roulent, c'est le quelqu'un d'en haut. Quand je passe le pas de la porte, je leur hurle d'effroi :

– MERDE !

Ensuite je cours très vite, le plus loin possible du quelqu'un. Et je n'ai plus le temps d'avoir froid.

Je cours et j'espère ne jamais m'arrêter, car je crains de finir en statue. En statue effrayée par ce qu'elle a entendu. Une voix humaine. Une voix humaine et une présence trop proche d'elle. Trop. Encore.

Je cours et hurle maintenant. En même temps, une branche de chêne me fouette la joue et j'en avale les feuilles. Je tousse et m'étouffe pour de bon. Ma course est terminée.

Derrière moi la ligne d'arrivée. Toujours debout, les mains posées sur les genoux, mon corps entier suffoque, halète après l'effort. Il est penché en avant, cette posture me rappelle le cavalier du jeu d'échec. Je deviens une statue en forme de

cavalier. Sur une case blanche, jamais une noire. Nouvelle obsession, le jeu me manque.

Je me fais pitié, je suis ridicule. Je me considère comme une personne forte, qui a su vaincre l'appel de la société. C'est faux, il n'a fallu qu'une simple "merde" humaine pour qu'elle m'emprisonne de nouveau. J'avais su me libérer d'elle. La catastrophe avait délivré mon âme des autres. Et moi, la catastrophe, je l'avais serrée dans mes bras, j'avais remercié la Terre, embrassé le cadavre du capitalisme, d'un consommateur, de ma mère et d'une firme transnationale. Puis, je leur avais ri au nez. À tous. La Terre était ressortie blessée, mais elle avait gagné, plus d'anthropocène, juste moi qui profitais de la victoire. Je me croyais libre. Maintenant, les Hommes s'efforcent de refonder des communautés semblables au système du passé. Des Hommes déterminés à vivre ensemble. Cette liberté d'être maître de soi-même, seul avant tout, qui en veut ? Moi ?

J'aurais pu partir en remarquant la présence de "quelqu'un". Au lieu de ça, je l'ai cherché. Et quelqu'un m'a répondu à sa manière. « Merde ».

Jusque-là, j'avais les yeux clos, je les rouvre et me retrouve face à de hautes herbes parsemées çà et là de feuilles mortes. C'est le début de l'automne. J'ôte mes chaussures, mes chaussettes. Je veux que la plante de mes pieds s'enracine dans la boue. Je souhaite disparaître, redevenir poussière... Ou boue ? Même, pourquoi ne pas me réincarner et ressembler à cette fleur, là-bas, violette, minuscule confondue avec ses sœurs dans la masse feuillue du petit bosquet.

À peine distincte, cachée dans les herbes, j'aperçois la bille volée dans la maison. Elle m'effraie. Je la saisis et aussitôt, je rouvre ma paume. Elle y glisse, suit le chemin de mes doigts et

tombe dans mes vieilles bottes de cuir. Débarrassée de ma vue !
Ouf.

Je me sens chez moi dans cette atmosphère humide du crépuscule automnal. Je dormirai dehors ce soir. Je ne regrette plus d'avoir fui cette maison, qui contrairement à cet endroit ne me procurait aucun bonheur.

Les arbres, les arbrisseaux qui poussent de partout, ne respectent plus rien. Leur feuillage jaune orangé, le marron de leurs particules mortes ainsi que le vert des petites pousses innocentes, mais aussi de chaque brin d'herbe, j'y trouve un camaïeu de couleurs digne d'un havre de paix. Il n'y a que le silence, le chant des oiseaux, ou le vent entre les arbres. De plus belles sonorités n'existent nulle part ailleurs. Je ne comprends pas les hommes qui ne veulent pas d'une beauté si naturelle, généreuse et désintéressée.

Plus de chaussures.

Plus de sac à dos.

Plus rien du tout sur moi.

Libre jusqu'au bout.

J'ai choisi de me dénuder, de me débarrasser de mes dernières chaînes d'Homme. Maintenant, j'ai d'autant plus froid. Mon corps entier grelotte. J'ai l'air d'une créature vulnérable qui pourrait s'écrouler rien qu'en la poussant du doigt. Je suis mon moi entier et authentique.

Mes vêtements, abandonnés au sol, s'imbibent de son humidité, de sa boue. Plus de retour possible. Un souffle de soulagement jaillit de mes lèvres.

Ce qui est bien avec la forêt, c'est que la notion de temps n'existe plus. Peu importe si je dors douze heures d'affilée, plus rien ne m'attend nulle part. Quand j'y suis, le temps ne s'écoule plus, n'existe plus. C'est une valeur du passé. Les heures pour moi ne signifient plus rien.

Peut-être que je marche des heures, esquivant les arbres, les branches sur mon chemin. Je glisse sur la pente qui mène à un petit ruisseau en contrebas qui luit dans l'obscurité. Littéralement, je tombe sur les fesses et de la terre s'y incruste. Tout mon épiderme en est bientôt recouvert.

Il n'y a que lorsque je me dépouille de mon humanité que je me sens bien. Mais aussi, plus rien en moi n'est mauvais. Mes actes n'ont plus de conséquences. Amoral comme un animal. Si on ne fait plus partie d'aucune communauté d'Homme, quelle règle s'impose à nous ? Aucune. Ou du moins celle de la survie. Je l'ai oubliée ce soir.

Devenir animal. Cette vie-là, c'est mon utopie à moi. Je l'imagine, belle, simple sans aucun tourment.

Ainsi, je m'allonge, à l'état de loque humaine, la joue dans la vase, le reste du corps à moitié immergé dans l'eau marron. J'ai froid, mais ça ne compte plus. Le quelqu'un ne compte plus. Mes yeux se ferment. M'endormirais-je ?

Bête. Je le deviens. Le froid est un chien qui me dévore le visage.

Bête. Encore plus bête.

Mais pas animal. Mon corps n'est plus étendu dans l'eau croupie de la rivière. On me renifle le visage. Je bouge mon bras pour écarter la créature qui me gêne. D'abord, mes poils se redressent lorsqu'ils caressent les brins d'herbe dans lesquels je

gis. Puis, le bout de mes doigts percute un pelage. Pelage ? Pelage de qui ? De quoi ?

Un chien me lèche le visage et c'est moi qui grogne. Je prends le temps de l'observer. Il est tout de noir vêtu, sauf son ventre qui arbore un blanc moucheté de gris. De ma position, il a l'air drôlement grand. J'aperçois un collier rouge usé autour de son cou alors je me redresse brusquement. Le chien prend peur et s'enfuit plus loin entre les arbres. Je l'entends aboyer, je ne m'en préoccupe plus. Mes articulations, mon épaule me font souffrir comme jamais. Je tente de ne pas y penser, d'oublier mes conneries de la vieille. Car il fait jour désormais. Je ne me souviens pas de mon endormissement au bord de la rivière, ni d'avoir migré ici, dans ce coin de forêt, au sec, à l'abri des arbres. Il n'y a plus qu'un mot qui hante mes pensées. "Quelqu'un". À me prendre pour un animal, j'ai dû m'évanouir. Et "Quelqu'un" m'a suivi. Et il a sorti ma carcasse de la rivière. Il l'a touchée. Toucher. Avec ses mains sales. J'en ai la nausée. Je me frictionne comme pour me laver.

De nouveau, je distingue un aboiement à ma droite, le chien. Et son maître. Je me fiche de savoir si c'est la personne de la maison. Je redoute même un quelconque individu. Je tremble. Parce que j'ai froid, mais aussi parce que cette ambiance me terrorise. J'ignore mon corps endolori et me relève avec difficulté. J'essaie de courir, à peine ai-je fait trois pas que ma douleur me rappelle à l'ordre. Mon nez est bouché, je respire mal, mes jambes ne me portent presque plus. Pourquoi un affaiblissement si soudain ? J'examine la forêt autour de moi en tournant sur place. Calme plat. Ma gorge est en feu, impossible de déglutir, et je grelotte comme une créature minable prise à son propre piège. Soudain, une branche qui craque dans mon

dos. Je me fige pendant une seconde puis me recroqueville pour me réchauffer. Dans le déni, je refuse de me retourner. Mes yeux fixent un point droit devant eux. Ils remarquent mes affaires soigneusement rangées, pliées au pied d'un arbre.

Dans un ultime effort, je les rejoins en vitesse. Ma force m'abandonne et je tombe sur mon sac.

Il est là. Il pas elle. Un homme.

Nos regards se croisent et immédiatement, il lève les bras.

C'est plus fort que moi, je crie. Lui reste immobile à quelques mètres de moi, le chien assis derrière. J'aimerais qu'il ne se passe plus rien, que l'instant dure toujours pour que la menace d'une interaction ne me tombe pas dessus. Je voudrais analyser le quelqu'un sans condition, sans qu'il me regarde en retour, sans son jugement. Il me fascine. Je le vois. Depuis combien de temps n'ai-je pas vu un homme ?

Je le trouve grand. Quoique, je n'ai aucun élément de comparaison. Il a un corps longiligne vêtu d'une sorte de vieux treillis militaire trop large. Il semble jeune. Son teint est basané, il a des cheveux noirs et bouclés et des pupilles noires. Avant on aurait dit un Arabe. Mais il aurait aussi très bien pu être persan ou même turc. Aujourd'hui ça ne compte plus. Je ne parviens pas à déduire ce que son visage exprime. De la pitié face à mon ridicule ? Sûrement. De la haine ? Ses lèvres pincées pourraient le laisser paraître.

Ça m'est égal. Jusqu'à son prochain mouvement, je m'autorise à rêver. Il demeure pour toujours en position de totem, de la tour du jeu d'échec, encore. J'ai la sensation de redécouvrir un spectacle à la fois beau et malsain. Étrange. Je me sens retomber dans le vice de l'Homme. Je pourrais être comme

lui, habillé, les oreilles percées, les cheveux coiffés. C'est captivant. Captif, captive, plus de liberté.

Il va parler. Ses lèvres ne sont plus crispées. Il prépare une phrase dans sa tête. Prendre la fuite m'aurait été possible sauf que mon corps ne répond plus. Ma condition me désole. Sans qu'aucun de nous ne s'y attende, son chien aboie. Je sursaute. Lui, baisse les bras abandonne sa phrase construite au préalable :

– Merde...

Je connais ce mot. Je connais cette intonation, cette voix légère. Un murmure qui s'envole. C'est lui, le "Quelqu'un" de la maison. Me prend soudain l'envie de siffler pour lui répondre. Il est tourné vers son chien. Il le caresse pour le calmer. La scène me répugne. Je ne sifflerai pas.

Je tousse et, pour me contrôler, ma main vient s'appuyer dans le fond de ma chaussure. La bille s'incruste dans le creux de mes doigts. Je dois savoir si c'est le quelqu'un de la maison. Pourtant, je m'en fichais avant. Je lance la bille vers lui.

Il fait un pas en arrière, mais arrive à l'attraper. Il l'observe les sourcils froncés. Puis, un sourire se dessine sur son visage. Il semble chaleureux et... troué. Il lui manque une incisive à son maxillaire supérieur. Il s'agit d'un trou noir, je m'imagine chuter dedans comme dans le carrelage de la maison. Ne plus y penser. Son sourire disparaît, il relève les bras.

– Habille-toi, tu vas crever de froid sinon...

Il me montre du doigt comme pour me signifier que quelque chose ne va pas. Je ne sais plus parler, et je m'en fiche. Je reste immobile. Il range son doigt. Désabusé ?

Il met sa main dans sa poche et en ressort quelque chose qu'il me lance. Je ne fais pas l'effort de l'attraper. Une bille.

– C'était toi hier soir ? Il me demande.

Pas de réponse. Il hausse les épaules. Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi je ne fuis pas ? Pourquoi mon regard ne le quitte plus ? Ce n'est pas à cause de lui particulièrement. Ça aurait pu être n'importe qui. C'est sa nature humaine qui me captive.

Je hoche la tête. Pourquoi devrais-je lutter ? Un petit rictus discret éclaire son visage.

– Je le savais... Il murmure comme s'il se parlait à lui-même.

Avant je me parlais, aussi, pour combler le vide des autres. Puis, j'ai oublié la parole. Les mots n'existent plus que dans mes pensées, loin très loin, des bruits qu'ils provoquent parfois. Ils sont silencieux, personnels et égoïstes.

Cette conversation ne mène déjà plus à rien. Le quelqu'un et son chien ne bougent plus, toujours à quelques mètres de moi. D'un coup, l'homme expire un grand coup comme s'il s'ennuyait et s'approche de moi de la manière la plus naturelle du monde. Il ne se rend pas compte de ce que chacun de ses mouvements implique. Il m'ignore royalement et me dépasse. Son chien me regarde bêtement en suivant son maître.

Ils disparaissent derrière le tronc d'arbre qui sert d'appui à mon corps meurtri. Je perçois le son de leurs pas dans les feuilles mortes, de plus en plus inaudible. Cette disparition agit en moi comme un manque. Après ça, impossible de retrouver la solitude. La mort m'a presque ouvert ses portes à cause de mes

rêves d'utopie animale. Je me sens à peine capable de me couvrir pour ne pas finir en hypothermie. Alors, dans le seul but de ma survie et au-delà, je pivote, dans un ultime mouvement, vers les bruits de pas encore perceptibles et j'implore :

– Attends...

Il se retourne. Il m'a suffi d'un mot et tout s'est brisé.

Il est de retour. Planté en face de moi. Son corps est si près du mien. Il émane de lui une vague odeur, aigre sans être pour autant désagréable. Une odeur humaine de transpiration accompagnée d'un parfum de lavande qui sort de nulle-part. Il me tend la main.

– Riad. Enchanté...

Riad ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Je plisse les yeux d'incompréhension. La communication humaine me percute comme un ressort qui m'échappe, qui aurait rebondi trop fort pour s'enfoncer au plus profond de ma poitrine au lieu de retourner vers l'autre. J'ai conscience de trahir mes convictions les plus profondes. Je m'enfonce encore plus dans un univers que je ne comprends plus mais qui me semble indispensable pour ne pas mourir.

– Je veux dire, je m'appelle Riad... Excuse-moi, je ne suis pas clair, mais ton comportement me laisse dubitatif, j'dois dire...

Alors il s'appelle Riad et il est dubitatif. Il ne tend plus la main, il me montre d'un tournoiement de doigt alambiqué, encore une fois.

– Euh, je veux bien t’aider, mais tu pourrais te couvrir ?
C’est possible ou pas ?

J’acquiesce. Cette réponse me convient par sa simplicité. Douloureusement, je détache la couverture du haut de mon sac et me blottis dedans. Je pourrais m’endormir. Riad laisse apparaître sa dentition imparfaite. De nouveau, il présente son bras. Il veut m’aider à me lever. Ses yeux cherchent les miens qui s’évertuent à contempler le sol.

– Je ne voulais pas que tu croies que je parlais pour de bon. J’ai quelque chose pour toi, en fait... il dit d’une voix mal assurée.

Je saisis sa main sans réfléchir. Nos jointures sont blanchies par la pression de nos deux mains réunies. Peut-être que je la serre trop fort. Sa paume est moite, la mienne aussi. Le contact de sa peau rugueuse fait frémir mon corps entier. J’en ai le cœur qui palpite. Comme si le contact humain m’avait profondément manqué. Nos transpirations se mélangent. Elles fusionnent, se complètent. Le vide en moi se remplit. Je comprends. Jamais je n’aurais survécu en solitaire. Ça me fend l’âme que de l’admettre, et en même temps, je la sens entière.

Riad s’esclaffe. Il trouve sûrement ma réaction exagérée. Il me tire le bras d’un coup sec pour me lever. Je tente d’accompagner son mouvement et ma carcasse se retrouve violemment propulsée en avant. Je lui tombe presque dessus, mais il arrête mon élan de son autre main. Il rit de plus belle.

Mes yeux plongent dans ses pupilles noires. Noires de néant. Serais-je en train de me jeter dedans ? Peu importe, elles

brillent d'amusement. Comme ça, instinctivement, le coin de mes lèvres se lève.

La douleur a disparu. Je renaiss. Je m'enivre de son odeur d'Homme. Elle ne vaut pas celle de la terre humide, du parfum des fleurs au printemps ni de celui de la sève de pin. Non, on n'égalera jamais une telle extase olfactive. Il n'empêche qu'elle m'approche de ce que je suis. J'en éprouve de la reconnaissance.

Riad me tapote l'épaule. Je grogne et m'écarte avec lenteur. C'est l'épaule qui a salué la porte. Il se rend compte de sa bêtise, s'excuse et l'inspecte d'un coup d'œil. Il y voit un énorme hématome.

– Bah, ça passera...il diagnostique.

Il prend mon sac, le fait sauter sur son dos. D'un signe de main, il me fait comprendre que je dois le suivre. Je lui obéis.

Cette simple rencontre me donnerait-elle foi en l'humanité ? C'est trop facile.

Les jours qui suivent cet événement curieux, je les passe dans un état de sommeil semi-comateux. Les conséquences de mon utopie ratée me sont tombées dessus. J'ai le corps entier endolori, comme momifié. Ma tête trop lourde ne tient plus sur mes deux épaules tremblantes, grelottantes et malades. J'ai dû attraper une sorte de grippe mélangée à un rhume carabiné. Quelque chose comme ça. Mon organisme oscille entre surchauffe et hypothermie sans la moindre logique. J'ai le corps qui coule de sueur et de maladie. De désespoir aussi. Mon rêve animal coule le long de ma peau, il glisse et il tombe sur une guillotine. Décapité, l'animal en moi. La boucle est bouclée. Le

rêve animal est sorti de moi. Il existe toujours, dans un endroit sombre, enfoui, inconscient. Comme un remords, une honte qu'on voudrait oublier.

Il y a Riad maintenant. Je ne sais pas ce qu'il fait là, ni ce qu'il cherche à me soigner comme ça. Peut-être attend-il que je me remette, puis que je lui sois redevable. Ils sont comme ça les Hommes aujourd'hui, toujours intéressés, égoïstes.

Je ne lui ai rien demandé. Je ne lui dois rien sinon sa maison dans laquelle il m'accueille. Il a essayé quelques remèdes comme une infusion imbuvable, une serviette froide sur le front lors de mes poussées de fièvre. Il a tenté de me nourrir. Et ça a rendu mon système digestif encore plus malade. Il avait oublié la nourriture humaine : un plat chaud, une viande et des légumes cuisinés. Comment Riad a-t-il obtenu tout cela ? Je ne veux même pas le savoir.

Ma faiblesse m'empêche de lutter. Je le laisse alors m'approcher, me regarder avec pitié et j'en ai mal à ma solitude. Son seul mérite et de ne pas m'adresser la parole, de ne jamais s'éterniser. Il se fait discret. Peut-être lui aussi est-il mal-à-l'aise en la présence d'un alter-ego inconnu.

Et puis petit à petit, le confort de la maison m'aide à me remettre. Un matin, enfin, je m'assois au bord du matelas sur lequel j'ai passé une bonne partie de ces derniers jours. J'ignore où est passé Riad. Son chien, à vrai dire, m'a plus rendu visite durant ma convalescence que lui. J'ai fini par l'apprécier. Il s'est plusieurs fois blotti contre moi pour me réchauffer. C'est un animal après tout. J'ai logé dans une chambre minuscule. Un grand placard plutôt. La petite fenêtre au milieu des murs blancs crasseux laisse entrer le soleil matinal. J'observe le paysage. Je

n'aperçois rien, sinon un bout de ciel dégagé et la cime d'un arbre. Je suis à l'étage. Je n'aurais jamais cru, quelques jours plus tôt, m'y trouver.

Je n'arrive pas à savoir si je m'y sens à l'étroit, mais je prends les choses comme elles viennent. La porte est ouverte, elle donne sur un couloir sombre. Je n'ose pas me lever de peur de tomber sur Riad ou de tomber tout court. Mon esprit reste à errer, mes yeux fixent le vide de mon rêve qui s'en va.

En face de moi, sur l'unique meuble de la chambre, siège un bout de papier froissé. Je me penche vers la chose. Une écriture ronde et lisible le remplit. Lisible. Un message, je lis.

Je ne suis pas parti. Attends-moi là, je reviendrai.

Riad.

Il reviendra. Pourquoi ? Qu'ai-je à lui apporter qui le fait revenir. A sa place je n'aurais jamais fait demi-tour pour rentrer. Peut-être n'aurais-je même pas voulu l'aider s'il s'était trouvé dans le même état que moi. Je n'avais jamais pensé à me qualifier d'égoïste mais cette rencontre inopinée rend ce terme de plus en plus adéquat à mon égard. Je ne sais même pas s'il vit ici depuis toujours, s'il va finir par partir ou s'il reste juste pour moi. Dans tous les cas, je ne veux rien envisager. Dois-je réellement envisager que ce contact humain se prolonge ? Cela n'enlève-t-il rien à ma condition animale tant aimée ? Faut-il y mettre fin pour mon utopie. Je n'ai plus le temps d'y réfléchir, j'entends des pas provenant de l'escalier. Il arrive. Le voilà qui apparaît sur le pas de la porte.

Il sourit. Des fossettes se dessinent sur son visage en sueur. Il est torse nu et celui-ci brille d'humidité. Ses yeux ont l'air épuisé. Il est souvent revenu comme ça, à bout de souffle,

j'ignore où il partait à chaque fois. À vrai dire, j'étais trop malade pour me poser la question. Et soudain, sa peau halée, dessinée par le relief de ses muscles secs, me déstabilise. Avant je ne voyais que mon corps. Là, il est étranger et aussi commun au mien. Si je le touche la réaction ne sera pas la même que si je pose la main sur le mien. Quand il est destiné à l'autre, un geste devient tout de suite chargé d'une arrière-pensée inévitable. Le désir et la recherche de soi. Toujours, le geste s'accompagne d'une comparaison. Lorsque je regarde Riad, je nous compare. Comme je pourrais me comparer au chien, j'examine ses mains, la taille de ses jambes, le moindre détail qui nous rapprocherait. J'ai toujours fait cela, avec tout, n'importe quoi. Mon état d'esprit n'est pas si différent avec les Hommes. La solitude n'est qu'un leurre, Riad me rappelle que nous ne sommes pas si différents. J'ai le même corps que lui, du moins c'est ce que je recherche, je n'ai pas d'autre destin que celui d'un Homme.

– Tu m'as l'air mieux... En vie surtout. Il déclare.

Il pose ses grandes mains tordues et rugueuses sur ses hanches.

– Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Le moment me semble venu, pour une raison abstraite, de créer un contact. Alors, même si ma voix est rauque, même si je ne sais plus m'exprimer, je balance:

– Je ne sais pas. Je suis là, c'est tout.

Riad s'assied en face de moi, sur le vieux parquet qui craque. Il s'esclaffe légèrement avant de répondre :

– C’est déjà ça. Je devrais pas être là non plus. Mais, disons que j’ai eu quelques complications...

Il n’y a rien à dire à cela.

– Tu sais, tu m’as l’air d’hésiter, il continue. Parfois, il n’y a pas de choix à faire, il faut accepter les choses comme elles sont. Tu as la possibilité de rester avec moi, je te l’offre en tout cas. Cette possibilité ne signifie pas que tu dois l’accepter ni que tu doives renoncer à une part de toi. Une part de toi qui m’échappe, j’avoue. Mais, cela ne me regarde pas. Cet apocalypse a tout changé, on a enfin l’occasion d’avoir réellement notre vie en main. On a la possibilité d’en faire ce qu’on veut. Tu peux choisir de rester ici à faire j’sais pas quoi, partir en ville avec les autres ou me suivre. Si tu en as quelque chose à faire de mon avis, je te conseillerais d’arrêter de te déchirer. Trouve-toi, même si on n’y parvient jamais vraiment.

– Ce que tu dis n’a pas de sens ?

– Ah bon ? Je pensais pourtant – il rit, presque moqueur – ... Remarque, s’étaler de tout son long dans la vase douteuse d’une rivière encore polluée, tu crois que ça a du sens ?

La vérité de ses propos me frappe de plein fouet. Les concepts et les objets n’ont jamais été aussi violents envers moi. J’aimerais riposter, rendre les coups sauf que rien n’est plus puissant et absolu que la vérité.

Je passe mes mains sur mon visage désabusé. Ma bêtise me consterne. Pendant tout ce temps j’avançais tout droit à la recherche d’une route nouvelle, d’un avenir digne de mes espérances. Je n’ai eu droit qu’à une impasse, au bout de laquelle j’ai rencontré Riad. J’observe mes paumes. Elles sont tachées de

bleu. Bleu violacé, comme couvertes d'ecchymoses. Mon regard rencontre celui de Riad, profond et noir. Ce regard qui m'expose à ma nature, qui me considère comme un être humain.

Dans le fond de ses iris je distingue mon reflet. Le mien. Décrépité et... Et lui aussi couvert d'ecchymoses. Des marques de vérité. Mes pommettes, mes paupières, bleues. Agressées à jamais. Ma respiration s'accélère, l'air se raréfie. Je tombe en arrière, le souffle me manque. Mes yeux tombent sur le sol. Je les entends rouler sur le parquet, prendre la saleté. Les poussières s'incrustent dans mes orbites vides. Je hurle de douleur. La tête de Riad apparaît dans mon champ de vision. Mais alors, mes yeux voient sans être là ? Il dit des mots que je n'écoute pas. Un liquide chaud s'écoule de mes oreilles et de mes narines. Je me tortille pour tenter de reprendre possession d'un corps qui m'échappe et s'enfuit loin de la maison. Loin de tout. Pour aller où ?

Je délire.

- Mes yeux... Revenez... je bégaye.
- Tes yeux ? Ils sont toujours là. Tu dis n'importe quoi.

Je m'esclaffe. Plus de douleur, juste de la folie. Et le visage décomposé de mon nouveau compagnon au corps penché au-dessus du mien. Il pose sa main sur ma joue. Il veut me rassurer. Mais je ne pense plus. Tout en moi m'abandonne. Les bouts de mes doigts s'effritent, je disparaissais.

Soudain, je reçois une énorme giflle sur ma joue gauche. Mes yeux s'alignent à ceux de Riad. Ils sont de retour. En fait, ils ne sont jamais partis. Il ne s'est rien passé. J'ai déliré. La face rougie et inquiète de Riad s'adoucit. Il souffle un grand coup. Je regarde de tous les côtés. Et pour la première fois depuis si

longtemps, j'ai honte. Avant, ce n'était pas si grave d'avoir peur de carreaux noirs, de perdre la raison parce que la vérité m'éclate à la gueule. Aujourd'hui, je ne voudrais pas que cela m'importe, pourtant la pensée de Riad ne compte pas pour rien. J'ai de la rancune. Je lui en veux de penser que se trouver s'obtient en claquant des doigts dans ce nouveau monde. Lui, s'est-il trouvé? J'aimerais bien qu'il me le dise. C'est facile de me frapper pour me ramener à la raison.

– Pardon, je dis sèchement.

Il esquisse un sourire léger. Comme s'il ne me prenait pas au sérieux.

– J'ai des bleus ? Je lui montre du doigt mes paupières. Je veux m'assurer que tout va bien.

– Non. Il répond en secouant la tête.

On demeure quelques minute face à face, tentant tous les deux de comprendre tant bien que mal ce qu'il vient de se passer. Je brise le malaise qui règne en bredouillant un nouveau :

– Et toi, tu t'es trouvé ?

Il met un temps à faire le lien avec ce qu'il m'a dit plus tôt puis son visage se ferme. Il se pince les lèvres. Il ne sait pas.

Nous restons immobiles pendant quelques minutes encore jusqu'à ce qu'il se rapproche presque imperceptiblement de moi. Puis, d'un mouvement brusque, il pivote; son visage se retrouve face à moi. Je devrais m'écarter mais j'aime le risque.

– Je cherche, il murmure, sa bouche près de la mienne.

Il ne bouge plus. Son nez touche presque le mien. Bizarrement je le souhaiterais plus près. Je m'enivre de son odeur de transpiration lavandée en étirant mes cervicales. Je passe une main dans son dos. Une envie subite de contact humain emplit mes pensées. La colère a vite fichu le camp. L'être humain en moi se réveille et le corps de Riad devient l'objet de mon désir. Mon bas ventre papillonne et se raidit.

J'appuie sur son dos. Il ne s'oppose à rien, s'affaisse sur moi. Je grogne tout en réalisant à peine ce qui est en train de se passer. Mes doigts courent sur son omoplate droite tandis qu'il glisse les siens dans ma chevelure sauvage. Il glousse, ses prunelles me dévisagent avec un air de je ne sais quoi. Serait-ce du plaisir ? Je m'y enfonce. Tout, autour de nos deux corps, disparaît. La terre pourrait exploser sans que je m'y attende, ses lèvres se posent délicatement sur les miennes. Elles sont chaudes et humides. Je lui rends son baiser. Ma langue rencontre le trou de sa dent disparue, puis sa langue à lui. Elles s'enlacent, nos corps se resserrent. Nous poussons tous les deux un soupir d'extase. Je voyage sur sa partie scapulaire. Le bout de mes doigts roule sur chaque pore de sa peau mate et chaude. Je parcours son torse nu, y dessine des formes abstraites. Je les imagine jolies, comme notre baiser qui n'en finit plus. Nos salives se mélangent, leur fusion imprègne Riad en moi et moi en Riad.

Mais le chien aboie au rez-de-chaussée. On se détache brusquement l'un de l'autre et Riad retombe sur le côté pour s'allonger sur le dos à côté de moi. Coupés dans notre élan, comme honteux. Rappelés à la réalité par ce foutu chien.

Encore un délire. Je demeure immobile, incapable de réaliser ce qui vient de se produire. Je n'ouvre pas la bouche.

Celle-ci savoure toujours malgré moi la salive de Riad. Était-ce réel ?

Riad s'absente quelques minutes durant lesquelles je rumine ce qui vient de se passer. Il revient. Il s'assoit à mes côtés sur le lit et me donne un léger coup de coude.

– Elle n'est pas si nulle que ça l'humanité finalement, hein? Il dit.

– Je délire.

– Non tu ne délires plus, tu ne fais que retrouver les plaisirs humains.

– J'ai déliré...

– Avant oui mais plus maintenant. Ce monde est fou, on l'est tous. Il y a de quoi perdre la tête. Et puis avec tous les trucs bizarres que tu as fait pendant ta semaine de convalescence, et tes rêves animaux. Je sais qu'il y a de la pure folie en toi, et alors?

Il est trop compréhensif et ça me dérange. J'étais déjà suffisamment en désordre. S'il savait tout ce que j'ai dans la tête il me jugerait plus durement qu'il ne le fait.

– Tu ne me connais pas. Je lâche bêtement.

– C'est vrai. Je ne te connais pas. J'admets que tu n'es pas vraiment du genre à te comporter normalement. Mais ça me plaît.

Le silence demeure pendant plusieurs minutes. Un silence à deux. Il n'est pas si différent que celui qu'on a seul, si ce n'est la respiration de l'autre. Celle de Riad est calme et profonde. Peut-être s'endort-il. En tout cas quelque chose en moi s'endort avec lui : cette utopie de vivre en animal, de renoncer à sa nature

d'Homme. A quoi bon résister maintenant ? La présence de Riad me convient tout à fait. Je ne sais rien de lui, s'il vit vraiment seul dans cette maison avec son chien ou s'il est vraiment bienveillant. Comme il l'a dit, on ne peut pas prévoir de quel côté l'humanité basculera. Aujourd'hui, avec Riad, il me semble qu'elle penche du bon côté. L'erreur est humaine alors il est possible que je me trompe. Mais pour le moment ça ne compte pas. Je me trompais avec mes rêves animaux, je me dirige peut-être encore vers une impasse sauf que celle-ci m'aspire vers un espoir, une renaissance. Comme si j'avais enfin ma chance. Comme si je ne rêvais pas en vain.

Riad brise le silence :

– Tu sais... Je ne vis pas vraiment seul dans cette maison. Tu as sans doute déjà aperçu le monastère en haut de la montagne. Et bien... Je vis là-bas avec une vingtaine de personnes. Tu pourrais te joindre à nous. On est comme une grande famille. Une famille de tous les horizons, des morceaux de puzzle par-ci par-là qui se sont unis pour recréer une communauté. Pas comme celle d'avant. On n'a pas de chef ou de quelconque hiérarchie, on vit un peu comme ça nous plaît, exclus des grandes villes. En autarcie. Il y a des failles dans tout système certes. On reste un puzzle imparfait, il y a des pièces qui sautent, d'autres qui manquent mais le puzzle ne disparaît jamais. Tu pourrais te joindre à nous si tu le désires. On t'accepterait. On ne prétend rien là-bas. On vit juste dans une folie harmonieuse.

Je ne parviens pas à répondre. Je l'ai accepté lui, mais les autres, en serais-je capable ? Je préfère ne pas prendre la parole. Au lieu de ça, Je cherche sa main et enlace mes doigts dans les

siens. Il serre ma paume pour me signifier qu'il comprend. Qu'est-ce qu'il comprend ? Je tourne la tête vers lui. Il regarde le plafond, stoïque. Puis il sent mon regard, et le rejoint. Il me sourit. Je n'ai pas envie de l'imiter. Une peur gagne le creux de mon ventre tandis que j'imagine une foule de visages tournés vers moi. À m'observer. À me juger. Ce serait des visages qui pensent comme des Hommes. Est-ce que je pense comme un Homme ?

– Comment tu t'appelles ? m'interroge Riad.

– Comment je m'appelle ?

Lou.